

Fiche de lecture

Août 2014

Travail, la révolution nécessaire, Dominique Méda,

L'aube, 2010



Edgar Degas, Les repasseuses

Dominique Méda est philosophe et sociologue. Elle s'intéresse au travail, à l'emploi, avec une attention spécifique à la relation entre le travail, la croissance et l'épanouissement des personnes ainsi qu'au travail des femmes. Elle est l'auteur d'un ouvrage paru en 1995 « Le travail, une valeur en voie de disparition », où l'on retrouve déjà les thèmes de l'ouvrage étudié ci-dessous. Elle a également cosigné avec Dominique Lefebvre, en 2006, un ouvrage « Faut-il brûler le modèle social français ? » qui souligne les atouts du modèle social nordique.

Le contenu de l'ouvrage

L'ouvrage de la sociologue D. Méda réfléchit sur les conclusions d'une étude menée par le Centre d'études de l'emploi sur la place du travail dans 6 pays européens, particulièrement sur les réponses des Français interrogés.

La France se distingue dans l'Europe des 15 par la proportion plus importante de personnes (70%) pour lesquelles le travail est important ou très important. Dans les pays développés, ce sont plutôt de 40% à 50 % des personnes qui répondent ainsi. La France est plus proche sur ce point des pays pauvres comme les Pays Baltes, la Roumanie, la Pologne. L'explication ne tient pas seulement à la démographie ou à des données culturelles. Elle tient pour partie à la dimension économique (plus le taux de chômage est élevé, plus l'importance donnée au travail croît) mais celle-ci

n'épuise pas non plus l'explication. Les Français valorisent en effet la dimension symbolique du travail, pas sa dimension instrumentale (le fait que le travail procure des revenus). Le travail est pour eux l'occasion de nouer des relations, une reconnaissance sociale, la réalisation de soi. Le salaire lui-même a une dimension symbolique.

Le paradoxe est que parallèlement, une proportion plus importante de Français souhaite que le travail occupe moins de place dans leur vie. Est-ce dû à la mauvaise qualité des relations et des conditions de travail ? De fait, c'est en France que la relation des salariés avec la direction est moins souvent qu'ailleurs considérée comme bonne, c'est en France que la proportion des travailleurs qui se sentent autonomes est une des plus basses d'Europe, que la satisfaction au travail est une des plus faibles tandis que le nombre de travailleurs qui se déclarent soumis au stress est élevé. La volonté de faire moins de place au travail est due aussi à une motivation plus positive, la valorisation de la famille, vue comme un domaine d'investissement affectif fort, et la volonté exprimée par un pourcentage très important de Français de lui consacrer davantage de temps.

Pour résoudre la contradiction, le choix est soit d'adopter la relation pragmatique et distanciée au travail de certains européens (les Danois, les Anglais), soit de faire en sorte que le travail devienne plus supportable. C'est à ce dernier objectif que l'ouvrage s'attache.

L'histoire de la notion « travail » montre plusieurs « couches » de signification. Le travail est depuis le XVIIIe siècle ce qui produit de la richesse (Adam Smith). Au XIXe siècle, avec Hegel, il devient l'essence de l'homme, ce qui transforme et humanise la nature, ce qui permet à la personne de se réaliser. Ensuite, le travail devient le support de la relation salariale et des droits et protections qui lui sont attachés. Ces significations sont contradictoires. Pour libérer le travail, Marx pensait qu'il fallait abolir le salariat. Tel n'est pas le cas aujourd'hui, où il est plus que jamais promu, alors qu'il se définit par la subordination, une logique de rentabilité et de productivité, en offrant en contrepartie, il est vrai, une protection et l'accès à la consommation.

Aujourd'hui, selon D. Méda, il faut transformer le travail, lieu de peine et de mal-être, et faire de la qualité du travail un objectif, comme c'était l'ambition du sommet européen de Laeken de 2001, qui a défini divers indicateurs pour la mesurer (formation, santé et sécurité, égalité entre hommes et femmes, équilibre entre vie professionnelle et vie privée...). Certes, l'on pourrait penser qu'il faut de nos jours prioritairement donner du travail à tous : mais les deux objectifs, quantitatif et qualitatif, doivent être simultanément poursuivis. Le travail doit en tout cas devenir « soutenable », pour éviter l'épuisement des salariés âgés et les difficultés d'insertion professionnelle des mères de famille. Les pays nordiques, où la population active est beaucoup plus qualifiée, parviennent à mieux protéger leur population du chômage, alors que le chômage en France est pour partie liée à une insuffisante formation. L'Etat doit devenir « prévoyant », en veillant à l'éducation et à la réussite des enfants. Les organisations doivent devenir « apprenantes », s'éloigner du taylorisme, avec des salariés autonomes, qui exercent des

responsabilités : l'entreprise doit changer. Parallèlement, une nouvelle conception de la richesse et du progrès doit voir le jour. Le PIB tel qu'il est ne valorise pas les temps essentiels, activités bénévoles, parentales, domestiques, démocratiques. Il ne s'intéresse pas à la bonne répartition des richesses ni à la sauvegarde du patrimoine naturel. Si les indicateurs mesuraient ces données, ils témoigneraient, à l'inverse du PIB actuel, de stagnation ou de régression. C'est donc un nouveau modèle de développement qui est à inventer.

Commentaire

L'ouvrage comporte deux volets : dans le premier, c'est le paradoxe de l'attitude actuelle des Français qui est étudié. Le travail en France représente une identité sociale et personnelle, quelque chose qui est censé permettre l'épanouissement et la valorisation des qualités, bien autre chose en tout cas que l'emploi. D'où l'ampleur des déceptions éprouvées devant les conditions de travail et les relations sociales, jugées médiocres, conjugués à la volonté de retrouver du temps face à un travail intense qui « déborde » sur la vie personnelle. En France, le faible taux d'emploi n'est pas seulement économiquement problématique : il est contraire à nos valeurs, ce qui contribue à notre malheur. Face à cette contradiction, D. Méda propose ensuite de reconstruire le travail, les relations sociales, l'entreprise, notre conception du progrès. C'est beaucoup, même si la synthèse est séduisante.

En fait, en valorisant le travail, la France obéit, comme le montre Philippe d'Iribarne, à une tradition de fierté : le travail est aussi un statut, un signe d'appartenance sociale, et il n'est pas anodin que le diplôme y ait une si grande place. Peut-être faudrait-il tenter d'abord de revenir à une plus grande modestie et une plus grande simplicité de notre conception du travail. Celle-ci ne porte pas seulement sur un objectif d'épanouissement personnel. Elle valorise excessivement la réussite sociale formelle, elle contribue à rigidifier nos relations hiérarchiques et sociales et notre relation à l'autorité, elle empêche le temps familial d'être respecté et protégé, elle valorise le titre et le diplôme initial au détriment de la formation continue qui fait la clef du succès des pays nordiques. Dans le paradoxe français, la solution des deux questions est liée : on ne pourra pas changer l'entreprise si les Français ne s'efforcent pas d'abord d'infléchir leur conception du travail, des relations hiérarchiques et des statuts sociaux.

Cela dit, D. Méda souligne à juste titre l'urgence de la préoccupation de qualité de l'emploi : il faut effectivement arrêter d'offrir, surtout aux personnes démunies, du travail de mauvaise qualité, provisoire, mal rémunéré, parfois inutile, en tout cas sans perspectives. Les réponses apportées dans l'ouvrage n'ont pas toutes ce pragmatisme, ce qui est un peu dommage : on risque de se perdre dans les dénonciations des entreprises tayloriennes et de l'Etat imprévoyant, là où il y a besoin de trouver un fil pour engager nos réformes. Comme il le dit lui-même, l'ouvrage porte un idéal. Peut-être a-t-on davantage besoin en France de suggestions concrètes. Surtout, la réflexion sur la qualité du travail est aujourd'hui improbable : nous n'aurons pas la force de la mener lorsque l'angoisse collective porte seulement sur le fait d'avoir du travail, parfois n'importe lequel.